



Quand la bande dessinée a de l'ambition, cela s'appelle un roman graphique. Plongée aux origines d'un genre qui défie les définitions

ET LA BD SORTIT DE SA BULLE



-Mais maman, c'est pas une bédé,
c'est un roman graphique !

«Roman graphique,
une appellation
qui ne va pas de soi»

Thierry Groensteen

Dessin de NOB,
auteur des séries
Mamette (Glénat)
La Cantoche
(BDKids) et *Dad*
(Dupuis).

LA LIBERTÉ

La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 39'390
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich



Seite: 31
Fläche: 103'579 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 71463014
Ausschnitt Seite: 2/3

« THIERRY RABOUD

Neuvième art » «Une véritable explosion! Depuis quelques décennies, le roman graphique a connu un essor incroyable.» Patron de La Bulle, à Fribourg, Pascal Siffert ne cesse de voir de nouveaux lecteurs franchir le seuil de sa librairie spécialisée, attirés par ce genre hybride qui colonise ses rayonnages et dope son chiffre d'affaires. C'était une niche éditoriale, que les grands éditeurs ont investie jusqu'à en faire le cœur palpitant du neuvième art contemporain. Et les auteurs sont de plus en plus nombreux à en redessiner les contours, à l'image de Max Cabanes, Olivier Cinna ou Alain Bardet qui présenteront leurs parutions récentes ce week-end à BDmania.

Trois albums considérés comme des «romans graphiques», nous assure une attachée de presse, sans que l'on sache vraiment ce qui, de l'audace expressive, de l'ambition intellectuelle ou de la pagination gonflée permet de rattacher ces bandes dessinées à ce concept flou. Pour tenter d'y voir clair, la Fondation Michalski, à Montricher (VD), a confié à Thierry Groensteen une exposition qui s'ouvre aujourd'hui même. L'incontournable historien et théoricien du neuvième art y a rassemblé 200 ouvrages qui sont des jalons pour mieux comprendre comment cette notion, nourrie d'anticonformisme et de liberté créative, est venue conforter la légitimité culturelle de la BD. «C'est une appellation que nous avons tenté de déplier, en montrant qu'elle ne va pas de soi. Selon l'aire culturelle où elle est utilisée, elle ne désigne pas la même chose», avertit le commissaire. Et de rappeler que le terme vient des Etats-Unis, où la catégorie *graphic novel* est apparue en opposition au *comic book*, ces fascicules d'une trentaine de pages destinés à un public adolescent.

Irruption sauvage

C'est le dessinateur américain Will Eisner qui, sur la couverture de son *Contract with God* publié en 1978, va être le pre-

mier à brandir le terme *graphic novel*. Une appellation que Marvel récupérera quelques années plus tard à l'enseigne de sa collection Marvel Graphic Novel, et dont le succès ne sera plus démenti.

En France, où quelques auteurs comme Jean-Claude Forest avaient fait figure de précurseurs en publiant des albums pour adultes dès la fin des années 1960, le «roman graphique» naît officiellement avec le lancement en 1982 de la collection Autodafé des Humanoïdes Associés, inaugurée avec une traduction de l'ouvrage fondateur de Will Eisner. Mais de ce côté-ci de l'Atlantique, le terme recouvre une réalité différente. «Dans l'espace franco-belge, le roman graphique s'oppose à une autre norme éditoriale: l'album cartonné de 48 pages. Quand un *Astérix* est publié aux Etats-Unis il est qualifié de *graphic novel* car ce n'est pas un *comic*, alors qu'il représente ici précisément la norme dont le roman graphique veut se détacher!», note Thierry Groensteen. Pour lui, l'un des dénominateurs de ce genre mal défini demeure l'ambition artistique qui tend à le rapprocher de la littérature, tant dans les formats que dans les sujets traités. C'est ainsi que le mensuel (*A Suivre*) de Casterman entendait accomplir «l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature»...

Une irruption pourtant déjà ancienne, que l'on redécouvre à l'heure où l'essor formidable du roman graphique stimule une nouvelle quête des origines. Retour à la case départ, il y a un siècle exactement, quand Frans Masereel publiait à Genève son premier «roman en images», une série de bois gravés intitulée *25 images de la passion d'un homme*. «C'est l'une des premières suites narratives de l'art moderne. Une succession d'images racontant une histoire destinée à tous, et pas uniquement aux enfants», note l'éditeur Martin de Halleux, qui consacre une importante monographie à ce graveur belge considéré comme «l'inventeur du roman graphique sans paroles». Et de rappeler que Masereel était avant tout un conteur

baigné de littérature, lui qui fréquentait Stephan Zweig, Thomas Mann et Romain Rolland. L'éditeur vient de republier *Idée*, où cet art narratif muet éblouit par ses noirs et blancs quasi expressionnistes. Une virtuosité que l'essayiste Scott McCloud considère en «chaînon manquant» dans l'histoire du neuvième art, et qui sera une source d'inspiration majeure pour les artistes qui lui succéderont, de Lynn Ward et Will Eisner à Art Spiegelman.

Prestige culturel

Filiation qui raconte aussi l'histoire d'une certaine «aristocratie de la bande dessinée», où le roman graphique propose de nouveaux formats et expérimente en toute liberté, quitte à jeter le discrédit sur le reste d'une production parfois considérée comme basement commerciale. Reste que cette échelle du prestige culturel s'appuie sur une réalité économique de plus en plus fragile. «De 40 éditeurs dans les années 1980, nous sommes passés à plus de 400 aujourd'hui. Beaucoup se sont positionnés dans cette niche du roman graphique, qui n'en est plus une. Mais le public n'a pas augmenté dans les mêmes proportions, et comme les livres sont plus chers, les ventes sont en baisse depuis des années», note Thierry Groensteen.

Pas de quoi tempérer l'enthousiasme du libraire. «Peu importe comment on appelle ça, pour moi cela reste de la bande dessinée, note Pascal Siffert. Ces dernières années, nous avons vraiment accompli un travail de fond pour faire apprécier et connaître ce type d'ouvrages, que le public apprécie. C'est ce qui compte!»

» Exposition *Roman graphique*, Fondation Michalski, Montricher (VD), jusqu'au 6 janvier.
» Festival BDmania, à Belfaux, jusqu'à dimanche.
www.bedemania.ch



POUR LES ABONNÉS WEB

L'article en version long format sur laliberte.ch/lf



La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 39'390
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich



Seite: 31
Fläche: 103'579 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 71463014
Ausschnitt Seite: 3/3

MAX CABANES, DESILLUSIONS SOUS LA PLUIE FROIDE

Adapté du texte éponyme de Jean-Patrick Manchette avec l'aide de son fils Doug Headline, le nouveau roman graphique (si c'en est un!) de Max Cabanes retranscrit à merveille l'atmosphère de *Nada*. Le pape du néopolar signait en 1972 ce roman à forte tonalité politique où un groupe de gauchistes un peu branques décide de kidnapper l'ambassadeur des

CRITIQUE

Etats-Unis dans un bordel parisien. Projet qui s'achève évidemment de sanglante manière... La vivacité parfois cynique des dialogues et éléments descriptifs des cartouches, repris à l'identique de chez Manchette, est parfaitement prolongée par les traits nerveux du dessinateur français, rythmés de hachures et nimbés de couleurs très soignées. De quoi immerger totalement le lecteur dans ce Paris post-68 désespéré, traversé de personnages aux désillusions ambiguës, où l'on fume des Gauloises sous la pluie froide en attendant le Grand Soir. Après les deux volumes de *La Princesse de sang* puis *Fatale*, Cabanes continue à nous faire relire – et aimer – Manchette. Pourvu qu'il continue. TR

► Max Cabanes, Jean-Patrick Manchette, *Nada*, Ed. Dupuis, 188 pp.
Max Cabanes est présent ce week-end à BDmania, Belfaux.